

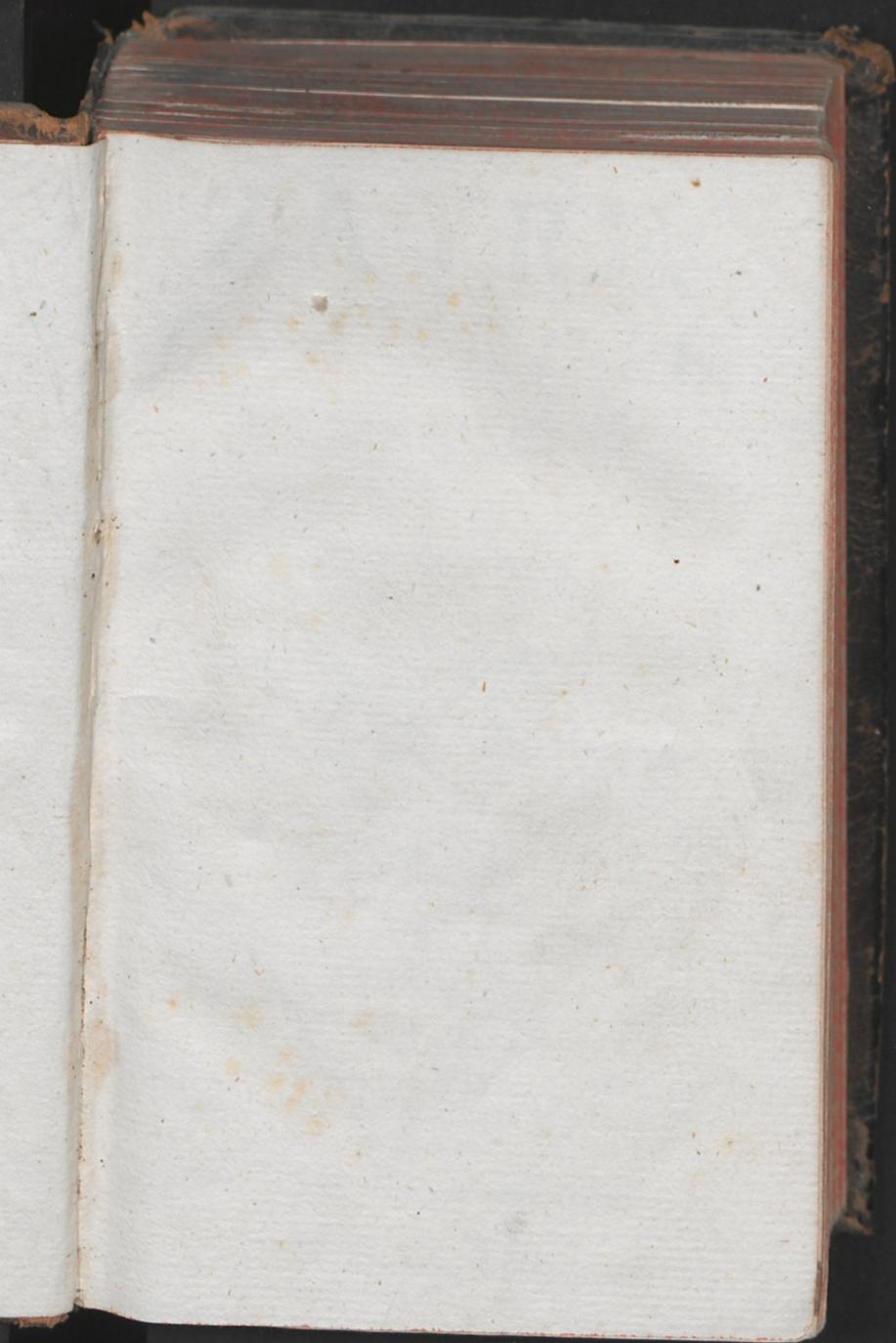






L. c. 233.

(1-7)



[Volkerke]

Voltaire:

ZAYRE.
TRAGÉDIE.
EN CINQ ACTES.



Vienne en Autriche,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale
& Royale.

M D CC LII.

1

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jerusalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois
de Jerusalem.

ZAYRE, }
FATIME, } Esclaves du Soudan.

NERESTAN, }
CHATILLON, } Chevaliers François.

CORASMIN, }
MELEDOR, } Officiers du Soudan.

Un Esclave.

Suite.



*La Scène est au Sérail de Jeru-
salem.*

2148, ZAYRE,





ZAYRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

FE ne m'attendois pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux sentimens que le lieu
(vous inspire.

Quel espoir si flatteur, ou quel heureux destins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours serains?
La paix de votre cœur augmente avec vos char-
(mes;

Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes,
Vous ne les tournez plus vers ces heureux Climats
Où ce brave Français devoit guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles Contrées,
Où d'un Peuple poli les femmes adorées

A 2

Reçoi-

Reçoivent cet encens que lon doit à vos yeux ;
 Compagnes d'un Epoux, & Reines en tous lieux ;
 Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte,
 Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
 Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
 Le Sérail d'un Soudan, sa triste austérité,
 Ce nom d'Esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous

Préférez vous Solyme aux rives de la Seine ?
 (gêne ?

Z A Y R E.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
 Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
 Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma Raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la Terre anéanti pour moi,
 M'abandonne au Soudan, qui nous tient sous sa
 (Loi :

Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
 Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
 Le reste est un vain songe.

F A T I M E.

Avez-vous oublié

Ce généreux Français dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
 Combien nous admirions son audace hautaine !
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas !
 Orosmane vainqueur, admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
 Nous l'attendons encor, sa générosité
 Devoit payer le prix de notre liberté.

N'en

N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espé-
(rance?)

Z A Y R E.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un Etranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son cou-
(rage)

Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devoit délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admiraï trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il étoit fidèle;
S'il revenoit enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas? ...

Z A Y R E.

Fatime, il n'est plus tems.

Tout est changé. ...

F A T I M E.

Comment? que prétendez-vous dire?

Z A Y R E.

Va, c'est trop te celer le Destin de Zayre,
Le secret du Soudan doit encor se cacher,
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres Ca-
(ptives)

On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours,

Ce superbe Orofmane....

F A T I M E.

Eh bien ?

Z A Y R E.

Ce Soudan même.

Ce Vainqueur des Chrétiens ... chere Fatime...

(il m'aime...

Tu rougis ... je t'entends ... gardes-tu de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un Maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de la Maî-
(tresse,

Et que j'essuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soitient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plûtôt que jusques là j'abaisse mon orgueil,
Je verrois sans pâlir les fers & le cercueil ;
Je m'en vais t'étonner, son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bien-tôt son cœur & mes rivales.

F A T I M E.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix,
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris :
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites,
Je me vois avec joye au rang de vos Sujetes.

Z A Y R E.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

FA-

F A T I M E.

Hélas ! puisse le Ciel souffrir cet hymenée !
 Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
 Qu'on nôme si souvent du faux nom de bonheur,
 Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ;
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chré-
 (tienne ?

Z A Y R E.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
 Chere Fatime, hélas ! sai-je ce que je suis ?
 Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
 Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

F A T I M E.

Nérestan qui naquit non loin de ce séjour,
 Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour ;
 Que dis-je ? Cette Croix qui sur vous fut trou-
 (vée,

Parure de l'enfance avec soin conservée,
 Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
 Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
 Cette Croix, dont cent fois mes soins vous ont
 (parée,

Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
 Comme un gage secret de la fidélité
 Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

Z A Y R E.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui
 (s'ignore,

Peut-il suivre une loi que mon Amant abhorre ?
 La Coûtume, en ces lieux plia mes premiers ans
 A la Religion des heureux Musulmans :

Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre
 (enfance ,
 Forment nos sentimens , nos mœurs , notre
 (créance ;)
 J'eusse été pres du Gange esclave des faux Dieux,
 Chrétienne dans Paris , Musulmane en ces lieux.
 L'instruction fait tout , & la main de nos Peres
 Grave en nos faibles cœurs ces premiers cara-
 (cteres ,

Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
 Et que peut - être en nous Dieu seul peut effacer.
 Prisonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée
 Que lorsque ta Raison par l'âge confirmée,
 Pour éclairer ta foi te prêtoit son flambeau ;
 Pour moi des Sarazins esclave en mon berceau ,
 La foi de nos Ch étiens me fut trop tard connue,
 Contr'elle cependant, loin d'être prévenue,
 Cette Croix, je l'avouë, a souvent malgré moi
 Saïsi mon cœur surpris de respect & d'effroi ;
 J'osois l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
 D'Orosmanne en secret l'image fût tracée.
 J'honore, je chéris ces charitables loix
 Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
 Ces loix qui de la Terre écartant les miseres,
 Des humains attendris font un Peuple de freres ;
 Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

F A T I M E.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer con-
 (tr'eux ?

A la Loi Musulmane à jamais asservie,
 Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
 Vous allez épouser leur superbe Vainqueur.

ZAY-

ZAYRE.

Eh ! qui refuseroit le présent de son cœur ?
 De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
 Peut-être sans l'amour, j'aurois été Chrétienne;
 Peut-être qu'à ta Loi j'aurois sacrifié;
 Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
 Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvrée
 Se remplir du bonheur de s'en voir adorée.
 Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits,
 Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de

(Rois,

A cet aimable front que la gloire environne :
 Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne,
 Non, la reconnaissance est un faible retour,
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour;
 Mon cœur aime Orosmane, & non son Diadème,
 Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
 Peut-être j'en croi trop un penchant si flatteur;
 Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,
 Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie;
 Si le Ciel sous mes loix eût rangé la Syrie,
 Ou mon amour me trompe, ou Zayre au-

(jourd'hui

Pour l'élever à soi descendroit jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, sans doute, c'est lui-
 (même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que
 (j'aime.

Depuis deux jours, Fatime, absent de ce Palais,
 Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

A 5

SCE-

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne font point mon
(exemple ;

Je fais que notre Loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes ten-
(dresses,

Recevoir à mes pieds l'encens de mes Maîtresses,
Et tranquille au Sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon Païs du sein des voluptés ;
Mais la mollesse est douce, & sa fuite est cruelle ;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches Successeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs tristes gran-
(deurs,

Couchés sur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone ;
Eux, qui seroient encor, ainsi que leurs ayeux,
Maîtres du Monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.
Bonillon leur arracha Solyme & la Syrie ;
Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon Pere, après sa mort, asservit le Jourdain,

Et

Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
 Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
 Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
 Et lorsque la Trompette & la voix de la Guerre,
 Du Nil au Pont Euxin font retentir la Terre,
 Je n'irai point en proye à de lâches amours,
 Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.
 J'atteste ici la Gloire, & Zayre, & ma flâme,
 De ne choisir que vous pour Maîtresse & pour

(femme,

De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
 De partager mon cœur entre la guerre & vous.
 Ne croyez pas non-plus, que mon honneur

(confie

La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
 Du Sérail des Soudans gardes injurieux,
 Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux:
 Je sai vous estimer autant que je vous aime,
 Et sur votre vertu me fier à vous-même.
 Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur,
 Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bon-

(heur;

Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromproit de mes jours la durée odieuse,
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
 Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits,
 Je vous aime, Zayre, & j'attends de votre ame
 Un amour qui réponde à ma brûlante flâme:

Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardem-

(ment,

Je me croirois haï d'être aimé faiblement.

De

De tous mes sentimens tel est le caractère,
 Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
 Si d'une égale amour votre cœur est épris,
 Je viens vous épouser; mais c'est à ce seul prix,
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

Z A Y R E.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand
 (cœur
 A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
 S'il dépend en effet de mes flâmes secretes,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous
 l'êtes!
 Ces noms chers & sacrés, & d'Amant & d'Epoux,
 Ces noms nous font communs, & j'ai par-dessus
 (vous
 Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
 De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que
 (j'aime;
 De voir que ses bontés font seules mes destins,
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
 De réverer, d'aimer un Héros que j'admire.
 Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
 Si votre auguste choix. . . .



SCE-

SCÈNE III.

OROSMANE, ZATRE, FATIME,
CORASMIN.

CORASMIN.

CEt esclave Chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas:
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son

(Maître,

Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de

(respect,

Chacun peut désormais jouir de mon aspect.

Je vois avec mépris ces maximes terribles,

Qui font de tant de Rois des Tyrans invisibles.

SCÈNE IV.

OROSMANE, ZATRE, FATIME,
CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REspectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;
J'ai

J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire ;
 Je te fais apporter la rançon de Zayre,
 Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
 Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
 Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
 Quand je reparaitrois dût être accordée :
 Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi,
 Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
 Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est
 (brisée,

A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
 Je ne le céle pas, m'ôte l'espoir heureux
 De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
 Une pauvreté noble est tout ce qui me reste,
 J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste,
 Je remplis mes sermens, mon honneur, mon de-
 (voir,
 Il me suffit : Je viens me mettre en ton pouvoir,
 Je me rends prisonnier, & demeure en otage.

O R O S M A N E.

Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
 Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
 D'effacer Orosmane en générosité ?
 Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
 A l'or de ces rançons joins mes justes largesses.
 Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
 Je t'en veux donner cent, tu les peux demander.
 Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta Patrie,
 Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
 Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux,
 Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux ?
 Mais

Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
 Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
 De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté,
 Son nom seroit suspect à mon autorité :
 Il est du sang François qui régnoit à Solyme,
 On fait son droit au Trône, & ce droit est un

(crime,

Du Destin qui fait tout, tel est l'Arrêt cruel.

Si j'eusse été vaincu je serois criminel :

Lusignan dans les fers finira sa carrière,

Et jamais du Soleil ne verra la lumière.

Je le plains ; mais pardonne à la nécessité

Ce reste de vengeance & de sévérité.

Pour Zayre, crois-moi, sans que ton cœur s'of-

(fense,

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;

Tes Chevaliers François, & tous leurs Souverains,

S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.

Tu peux partir.

N E' R E S T A N.

Qu'entends-je ? Elle naquit Chrétienne :

J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne ;

Et quant à Lusignan, ce Vieillard malheureux,

Pourroit-il ? . . .

O R O S M A N E.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.

J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière

Se faisant estimer commence à me déplaire ;

Sors, & que le Soleil levé sur mes Etats

Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Nérestan sort.

FA.

F A T I M E.

O Dieu, secourez-nous.

O R O S M A N E.

Et vous, allez, Zayre,

Prenez dans le Sérail un souverain empire,
 Commandez en Sultane, & je vais ordonner
 La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

S C E N E V.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

COrasmin, que veut donc cet Esclave infidelle?
 Il soupairoit... ses yeux se sont tournés vers
 Les as-tu remarqués? (elle.

C O R A S M I N.

Que dites-vous, Seigneur?

De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

O R O S M A N E.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
 Moi, que je puisse aimer comme l'on fait haïr?
 Quiconque est soupçonneux invite à le trahir,
 Je vois à l'amour seul ma Maîtresse asservie,
 Cher Corasmin, je l'aime avec idolatrie,
 Mon amour est plus fort, plus grand que mes
 (bienfait,

Je ne suis point jaloux.... si je l'étois jamais....
 Si mon cœur... Ah! chassons cette importune
 (idée,

D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.

Va,

Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
 Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux :
 Je vais donner une heure aux soins de mon Em-
 pire,

Et le reste du jour sera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Nérestan, Chevalier généreux,
 Vous qui brisez les fers de tant de mal-
 (heureux :

Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu Sau-
 (veur envoie,

Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joye
 De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
 Baïser l'heureuse main qui nous délivre tous :

Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent,
 Ne privez point leurs yeux du Heros qu'ils at-
 (tendent,

Et qu'unis à jamais sous notre Bienfaïcteur....

NÉRESTAN.

Illustre Châtillon, modérez cet honneur,
 J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
 J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vu faire.

B

CHA-

C H A T I L L O N.

Sans doute ; & tout Chrétien , tout digne Che-
 valier ,
 Pour sa Religion se doit sacrifier ;
 Et la félicité des cœurs tels que les nôtres ,
 Consiste à tout quitter pour le bonheur des
 (autres.

Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
 De remplir comme vous un si noble devoir !
 Pour nous , tristes jouets du sort qui nous op-
 (prime ,

Nous malheureux Français , Esclaves dans Solyme ,
 Oubliés dans les fers , où long-tems sans secours
 Le Pere d'Orosmane abandonna nos jours :
 Jamais nos yeux sans vous ne reverroient la
 (France.

N E' R E S T A N.

Dieu s'est servi de moi , Seigneur , sa Providence
 De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur .
 Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
 Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
 Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
 Dieu me voit & m'entend ; il fait si dans mon
 (cœur

J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur .
 Je faisois tout pour lui : j'espérois de lui rendre
 Une jeune Beauté , qu'à l'âge le plus tendre
 Le cruel Noradin fit Esclave avec moi ,
 Lorsque les ennemis de notre auguste Foi ,
 Baignant de notre sang la Syrie enyvree
 Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée ;

Du

Du Sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattois, espérance frivole,
De ramener Zayre à cette heureuse Cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour
Déjà même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendoit de son Trône une main protectrice ;
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tiroit du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah ! Zayre elle-

(même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui
(l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus
(cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel,
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en Héros si féconde,
Ce Guerrier dont la gloire avoit rempli le Monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne Soldat voudroit briser sa chaîne,

Alors que dans les fers son Chef est retenu,
 Lufignan, comme à moi, ne vous est pas connu,
 Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
 A pour votre bonheur placé votre naissance
 Long-tems après ces jouts à jamais dérestés,
 Après ces jours de sang & de calamités,
 Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
 Tomber ces murs sacrés conquis par nos Ancêtres.
 Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
 Du Dieu que nous servons le Tombeau profané,
 Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
 Aux pieds de nos Autels expirans dans les flâmes,
 Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
 Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
 Lufignan, le dernier de cette auguste race,
 Dans ces momens aff'eux ranimant notre audace,
 Au milieu des débris des Temples renversés,
 Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
 Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
 Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
 Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
 De notre sainte Foi le signe redouté,
 Criant à haute voix, Français, soyez fidèles...
 Sans doute en ce moment, le couvrant de ses

(aïles,

La vertu du Très-Haut qui nous sauve au-
 (jourd'hui,

Applanissoit sa route, & marchoit devant lui,
 Et des tristes Chrétiens la foule délivrée
 Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
 Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
 Lufignan fut choisi pour nous donner des loix.

O mon

O mon cher Nérestan ! Dieu qui nous humilie,
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
 Vainement pour son nom nous avons combattu
 Ressonvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
 Jérusalem en cendre, hélas ! fumoit encore,
 Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis,
 Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
 La flâme, dont brûla Sion desespérée,
 S'étendit en fureur aux murs de Césarée;
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
 Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
 Insensible à sa chute, & grand dans ses miseres,
 Il n'étoit attendri que des maux de ses freres.
 Seigneur, depuis ce tems, ce Pere des Chrétiens
 Referré loin de nous, blanchi dans ses liens,
 Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
 Oublié de l'Asie & de l'Europe entiere.
 Tel est son sort affreux, & qui peut aujourd'hui,
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux
 (sans lui ?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, seroit d'un cœur barbare :
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
 Que vers lui vos discours m'ont sans peine en-
 (traîné !

Je connais ses malheurs, avec eux je suis né,
 Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
 Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
 Sont les premiers objets, sont les premiers revers
 Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.

Je sortois du berceau : ces images sanglantes
 Dans vos tristes récits me sont encore présentes.
 Au milieu des Chrétiens dans un Temple inolés,
 Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
 Arrachés par des mains de carnage fumautes,
 Aux bras ensanglantés de nos meres tremblantes,
 Nous fûmes transportés dans ce Palais des Rois,
 Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois.
 Noradin m'éleva près de cette Zayre,
 Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
 Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
 Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des Musulmans la funeste prudence,
 De leurs Chrétiens captifs ils séduisent l'enfance;
 Et je bénis le Ciel propice à nos desseins,
 Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs
 (mains,
 Mais, Seigneur, après tout cette Zayre même,
 Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui
 (l'aime,
 De son crédit au moins nous pourroit secourir ?
 Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
 M'en croirez vous ? Le Juste aussi-bien que le sage,
 Du crime & du malheur fait tirer avantage ;
 Vous pourriez de Zayre employer la faveur
 A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
 A nous rendre un Héros, que lui-même à du
 (plaindre,
 Que sans doute il admire, & qui n'est plus à
 (craindre.
 NE-

NE' RESTAN.

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
 Et quand il le voudroit, est-il en ma puissance
 D'obtenir de Zayre un moment d'audience?
 Croyez vous qu'Orosmane y daigne consentir?
 Le Sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?
 Quand je pourrois enfin paraître devant elle,
 Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
 A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magna-
 (nime,
 D'attendre des secours de ceux qu'on méfesteime.
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont
 (rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NE' RESTAN.

Et bien... Mais quels chemins jusqu'à cette in-
 (fidelle
 Pourront... On vient à nous. Que vois-je?
 (ô Ciel! c'est elle.

SCÈNE II.

ZAYRE, CHATILLON, NE'RESTAN.

ZAYRE à Nerestan.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler,
 Le Soudan le permet, cessez de vous troubler,
 Et rassurant mon cœur qui tremble à votre ap-
 (proche,
 Chaf-

Chassez de vos regards la plainte & le reproche;
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons
(tous deux ,

Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance,
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendoit plus légers.
Il me falut depuis gémir de votre absence ,
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'étoit permis ;
Esclave dans la foule où j'étois confondué,
Aux regards du Soudan je vivois inconnué,
Vous daignâtes bien-tôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre :
Vous l'apportez, le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'eclat & de char-

(mes ,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes,
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir ,
Comme vous des humains soulager la misere,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés . . .

N E' R E S T A N.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la
(cendre . . .
ZAYRE.

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous ren.

Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
 Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel ! nous reverrions notre appui, notre pere !

NERESTAN.

Les Chrétiens vous devoient une tête si chere !

ZAYRE.

J'avois sans espérance osé la demander,
 Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder ;
 On l'amene en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame est émuë !

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vûë,
 Ainsi que ce Vieillard j'ai languï dans les fers ;
 Qui ne fait compâtir aux maux qu'on a soufferts ?

NERESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
 NERESTAN, Plusieurs Esclaves
 Chrétiens.

LUSIGNAN.

DU séjour du trépas quelle voix me rapelle ?
 Suis-je avec des Chrétiens ? ... guidez mes
 (pas tremblans.

Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s' assyant.
Suis-je libre en effet ?

Z A Y R E.

Oui, Seigneur ; oui, vous l'êtes.

C H A T I L L O N.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquietes.
Tous nos tristes Chrétiens. . .

L U S I G N A N.

O jour ! ô douce voix !

Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je
(revois !

Martyr, ainsi que moi, de la Foi de nos Peres,
Le Dieu que nous servons finit-il nos miseres ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles
(yeux.

C H A T I L L O N.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux,
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Z A Y R E.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix Chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant, égalier son grand cœur.

L U S I G N A N.

Des Chevaliers Français tel est le caractère ;
Leur Noblesse en tout tems me fut utile & chere.
Trop

Trop digne Chevalier, quoi ! vous passez les Mers
 Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers !
 Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan ; le sort long-tems barbare,
 Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
 Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croissant.
 A la Cour de Louis, guidé par mon courage,
 De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage,
 Ma fortune & mon rang sont un don de ce Roi,
 Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
 Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,
 Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
 Cédant à nos efforts trop long-tems captivés
 Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.
 Venez, Prince & montrez au plus grand des
 (Monarques,
 De vos fers glorieux les vénérables marques.
 Paris va réverer le Martyr de la Croix,
 Et la Cour de Louis est l'Azyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas de cette Cour j'ai vû jadis la gloire.
 Quand Philippe à Bovine enchaînoit la victoire,
 Je combattois, Seigneur, avec Montmorency,
 Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
 Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
 Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à de-
 (scendre,
 Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
 Le prix de tous les maux que j'ai soufferts
 (pour lui.
 Vous,

Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma prière,
Nérestan, Châtillon, & vous, . . de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes mal-

(heurs :

Madame, ayez pitié du plus malheureux pere,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans,
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon , tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flâme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étoit pere, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des Cieux , chers enfans que

(j'implore,

Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore :
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés.
Loin d'un pere accablé, furent portés ensemble
Dans ce même Sérail où le Ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau
Je tenois votre fille à peine en son berceau :

Ne

Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allois moi-même
 Répandre sur son front l'eau sainte du Batême,
 Lorsque les Sarrazins de carnage fumans,
 Revinrent l'attacher à mes bras tout sanglans.
 Votre plus jeune fils à qui les destinées
 Avoient à peine encor accordé quatre années,
 Trop capable déjà de sentir son malheur,
 Fut dans Jerusalem conduit avec sa sœur.

NE RESTAN,

De quel ressouvenir mon ame est déchirée !
 A cet âge fatal j'étois dans Césarée.
 Et tout couvert de sang, & chargé de liens.
 Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN,

Vous... Seigneur!... Ce Sérail éleva votre
 Enfance?...
En les regardant.

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaissance ?
 Ils seroient de votre âge, & peut-être mes yeux...
 Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
 Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
 Seigneur... Eh quoi ! D'où vient que votre ame
 (souponne ?)

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont at-
 (teints.

Sci.

Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Seroit-il bien possible ? Oui, c'est elle . . . Je voi
Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête :
Je revoi . . . Je succombe à mon saisissement.

Z A Y R E.

Qu'entens-je ? & quel soupçon m'agite en ce
(moment ?

Ah, Seigneur ! . . .

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes
Dieu mort sur cette Croix, & qui revis pour nous,
Parle, acheve, ô mon Dieu ! ce sont-là de tes coups,
Quoi ! Madame, en vos mains elle étoit de-
(meurée ?

Quoi ! tous les deux Captifs, & pris dans Césarée ?

Z A Y R E.

Oui, Seigneur.

N E' R E S T A N.

Se peut-il ?

L U S I G N A N.

Leur parole, leurs traits,
De leur Mere en effet sont les vivans portraits :
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je
(voye :
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joye.
Ma-

Madame . . . Nérestan . . . Soutiens-moi, Cha-
(tillon . . .

Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heurtée
Du fer dont à mes yeux une main furieuse . . .

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste ! heureux momens !

NÉRESTAN *se jettant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zayre !

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils !

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent
(toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher :

Je vous revois enfin, chere & triste famille,

Mon fils, digne héritier . . . Vous . . . hélas !

(Vous ? ma fille !

Dissipez mes soupçons, ôtez moi certe horreur,

Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur,

Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne,

Mon

Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne ?

Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux,
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes Cieux !

Z A Y R E.

Je ne puis vous tromper : sous les loix d'Orosmane . . .

Punissez votre fille . . . Elle étoit Musulmane.

L U S I G N A N.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,

J'ai vu tomber ton Temple & périr ta mémoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans,
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux . . . c'est ton pere, c'est moi ;

C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi :
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;

C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi,

C'est le sang des Héros, défenseurs de ma Loi,
C'est le sang des Martyrs . . . ô fille encor trop chère,

Connais-tu ton destin, fais-tu quelle est ta mere ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je

Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des Brigands à qui tu t'es donnée ?
 Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut
 (des Cieux,
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blas-
 phèmes,
 Pour toi, pour l'Univers, est mort en ces lieux
 (mêmes,

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
 Tout annonce le Dieu qu'ont vangé tes Ancêtres ;
 Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais,
 C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'Impie,
 C'est-là que de sa Tombe il rappella sa vie ;
 Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
 Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
 Ton honneur, qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
 Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir :
 Je voi la Vérité dans ton cœur descenduë,
 Je retrouve ma fille après l'avoir perduë,
 Et je reprends ma gloire & ma félicité,
 En déroband mon sang à l'infidélité.

N E R E S T A N.

Je revoi donc ma sœur ? ... Et son ame ...

Z A Y R E.

Ab, mon pere !
 Cher auteur de me jours : Parlez, que dois-je faire ?

C

LU.

LUSIGNAN.

M'ôter par un seul mot ma honte & mes ennuis,
Dire, je suis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui.... Seigneur... Je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NE'RESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi, de vous je dois ré-
(pondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient
(nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le reste.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE I.

OROSMANÉ, CORASMIN.

OROSMANÉ.

Vous étiez, Corasmin, trompé pas vos al-
(larmes;

Non, Louïs contre moi ne tourne point
(ses armes,

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des Climats que pour eux le Destin n'a point faits?
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux Déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser, de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en
(ces lieux.

Ils couvrent de Vaisseaux la Mer de la Syrie,
Loüis, des bords de Chypre épouvante l'Asie;
Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports,
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle,
Contre les Mamelus son courage l'appelle,
Il cherche Meledin, mon secret ennemi,
Sur leurs divisions mon Trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et prodigues d'un sang qu'ils devroient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me venger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre.

Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de
(vivre:

Je

C 2

Je veux que sur la Mer on les mene à leur Roi,
 Que Louis me connaisse, & respecte ma foi.
 Mene-lui Lusignan, dis-lui que je lui donne
 Celui que la naissance allie à sa Couronne,
 Celui que par deux fois mon Pere avoit vaincu,
 Et qu'il tint enchainé tandis qu'il a vécu.

C O R A S M I N.

Son nom cher aux Chrétiens

O R O S M A N E.

Son nom n'est point à craindre.

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur, si Louis

O R O S M A N E.

Il n'est plus tems de feindre.

Zayre l'a voulu, c'est assez, & mon cœur
 En donnant Lusignan le donne à mon vainqueur.
 Louis est peu pour moi, je fais tout pour Zayre,
 Nul autre sur mon cœur n'auroit pris cet empire:
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
 Quand sur les faux avis des desseins de la France
 J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
 Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon

(Conseil,

Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
 D'une heure encor, ami, mon bonheur se differe :
 Mais j'emploierai du moins ce tems à lui com-
 (plaire ;

Zayre ici demande un secret entretien
 Avec ce Nérestan, ce généreux Chrétien. . .

CO.

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux Esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point, je foule aux pieds
(pour elle

Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle,
J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang Asiatique;
Né parmi les Rochers au sein de la Taurique,
Des Scythès mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoye,
Je veux que tous les cœurs soient heureux de
(ma joye.

Après ce peu d'instans volez à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire,
Preffe son entretien, obéis à Zayre.

SCÈNE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor rester,
Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NE' RESTAN *seul.*

EN quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laisse ?
O ma Religion ! ô mon Pere ! ô tendresse !
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NE' RESTAN.

NE' RESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler ?
Ah ! dans quel tems le Ciel nous voulut ras-
sembler ;

Vous ne reverrez plus un trop malheureux Pere.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan !

NE' RESTAN.

Il touche à son heure dernière.

Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts,

De ses sens affaiblis a rompu les ressorts,

Et cette émotion, dont son ame est remplie,

A bien-tôt épuisé les sources de sa vie.

Mais pour comble d'horreurs à ces derniers mo-

(mens,

Il doute de sa fille & de ses sentimens ;

Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine

Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma Loi, j'aïlle ici renoncer ?

NE'

N E' R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette Loi n'est pas la votre encore,
 Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'Aurore,
 Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
 Qui nous lave du crime & nous ouvre les Cieux.
 Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
 Par ces Martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
 Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
 Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A Y R E.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
 Par sa Loi que je cherche, & que mon cœur
 (ignore,
 De vivre désormais sous cette sainte Loi....
 Mais, mon cher frere.... Hélas ! que veut-elle
 (de moi ?

Que faut-il ?

N E' R E S T A N.

Détester l'Empire de vos Maîtres ;
 Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos Ancêtres ;
 Qui né près de ces murs est mort ici pour nous,
 Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
 Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
 Je ne suis qu'un Soldat, & je n'ai que du zèle.
 Un Pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
 Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux.
 Songez à vos sermens, & que l'eau du Batême
 Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
 Obtenez qu'avec lui je puisse revenir ;
 Mais à quel titre, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir !
 A qui le demander dans ce Sérail profane ?....
 Vous, le Sang de vingt Rois, Esclave d'Orosmane ?

C 4

Paren-

Parente de Louïs, fille de Lusignan,
 Vous Chrétienne, & ma sœur Esclave d'un
 (Soudan?

Vous m'entendez je n'ose en dire davantage:
 Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage!

Z A Y R E.

Ah, cruel! poursuivez, vous ne connaissez pas
 Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes at-
 (tentats,

Mon frere, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée:
 Je suis Chrétienne, hélas! ... j'attends avec ar-
 (deur

Cette Eau sainte, cette Eau qui peut guérir mon
 (cœur.

Non, je ne serai point indigne de mon frere,
 De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere.
 Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
 Dites ... quelle est la Loi de l'Empire Chrétien?..
 Quel est le châtiment pour une infortunée,
 Qui loin de ses parens aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un Barbare un généreux appui,
 Auroit touché son ame, & s'uniroit à lui?

N E' R E S T A N.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus
 (prompte
 Devroit.

Z A Y R E.

C'en est assez, frappe, & préviens ta honte.

N E' R E S T A N.

Qui vous, ma sœur?

ZAYRE.

ZAYRE.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore . . . & j'allois l'épouser.

NÉRÉSTAN.

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur ? Est-ce vous même ?
Vous la fille des Rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je, je l'aime.

NÉRÉSTAN.

Opprobre malheureux du Sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort & vous la méritez ;
Et si je n'écoutois que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma Maison, mon pere, sa mémoire ;
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un Barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la Terre,
Au Nil épouvanté, ne va porter la guerre,
Que pour venir bien-tôt, frappant de coups plus
(sûrs,

Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zayre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un Sérail par l'hymen est liée ?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi ?
En ce moment affreux, hélas ! ton pere expire,
En demandant à Dieu le salut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frere, . . . arrête, connais-moi,
 Peut-être que Zayre est digne encor de toi;
 Mon frere, épargne-moi cet horrible langage,
 Ton couroux, ton reproche, est un plus grand

(outrage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,
 Que je te demandois & que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage,
 Tu souffres, je le voi, je souffre davantage,
 Je voudrois que du Ciel le barbare secours,
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le

(cours;
 Le jour qu'empoisonné d'une flâme profane,
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
 Le jour que de ta sœur Otosmane charmé . . .
 Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'auroit aimé?
 Il faisoit tout pour moi, son cœur m'avoit choisie,
 Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie.

C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir:
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:
 Pardonne, ton couroux, mon pere, ma tendresse,
 Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma
 (faiblesse,

Me servent de supplice, & ta sœur en ce jour
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

N'EST AN.

Je te blâme & te plains; crois-moi, la Providence
 Ne te laissera point périr sans innocence:
 Je te pardonne, hélas! ces combats odieux,
 Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux:

Ce bras, qui rend la force aux plus faibles cou-
(rages,

Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un Barbare & lui ton cœur soit partagé.

Le Batême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras Martyre.

Acheve donc ici ton serment commencé,
Acheve & dans l'horreur dont ton cœur est
(pressé,

Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton Pere,

Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincere,

De ne point accomplir cet hymen odieux,

Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,

Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne,

Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.

Le promets-tu, Zayre ? ...

Z A Y R E.

Oui, je te le promets :

Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me

(soumets.

Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,

Va, je vaudrais te suivre, & mourir la premiere.

N E' R E S T A N.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu, puisque me vœux

Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,

Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Batême,

T'arracher aux Enfers, & te rendre à toi-même.

* * *

SCE-

SCÈNE V.

ZAYRE seule.

ME voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te
(point trahir.

Hélas ! suis-je en effet, ou Française ou Sultane ?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmanne ?

Suis-je amante, ou Chrétienne ? O sermens que
(j'ai faits !

Mon pere, mon païs, vous serez satisfaits.

Fatime ne vient point, quoi ! dans ce trouble
(extrême

L'Univers m'abandonne ! on me laisse à moi-
(même !

Mon cœur peut-il porter seul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose au-
(jourd'hui ?

A ta Loi, Dieu puissant, oui, mon ame est rendue ;
Mais fais que mon Amant s'éloigne de ma vûe.

Cher Amant ! ce matin l'aurois-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?

Moi, qui de tant de feux justement possédée,
N'avois d'autre bonheur, d'autre soin, d'au-
(tre idée,

Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer est un crime !



SCE-

SCÈNE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissez, tout est prêt; le beau feu, qui m'anime,
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre

(Amant;

Les parfums de l'encens remplissent la Mosquée;
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée

Confirme mes sermens, & préside à mes feux;

Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.

Tout tombe à vos genoux; vos superbes Rivaux,

Qui disputoient mon cœur, & marchaient vos

(égales,

Heureuses de vous suivre & de vous obéir;

Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.

Le Trône, les festins, & la cérémonie,

Tout est prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse! ô tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre...

ZAY.

Z A Y R E.

Dieu de mon pere! hélas! que pourrai-je lui dire!

O R O S M A N E.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur! ...

Z A Y R E.

Hélas!

O R O S M A N E.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus
(chere,

D'une vertu modeste il est le caractere.

Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

Z A Y R E.

Fatime, soutiens-moi

Seigneur.

O R O S M A N E.

O Ciel! eh quoi!

Z A Y R E.

Seigneur, cet hymenée

Eroit un bien suprême à mon ame étonnée:

Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur;
Qu'un sentiment plus juste occupoit tout mon

(cœur!

Hélas! j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les Trônes de l'Asie,
Seule, & dans un Desert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

O R O S M A N E.

Ces Chrétiens... Quoi! Madame?

Qu'au-

Qu'auroient donc de commun cette Secte & ma
(hâme?)

Z A Y R E.

Lusignan, ce Viellard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

O R O S M A N E.

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce Viellard Chrétien votre cœur peut-il
(prendre?)

Vous n'êtes point Chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-tems la foi de mes ayeux :
Un Viellard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si
(doux.

Z A Y R E.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étois
(chère...

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

Z A Y R E.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains affem-
(blés....

O R O S M A N E.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez,
Zayre ?

Z A Y R E.

Je ne puis soutenir sa colere.

O R O S-

O R O S M A N E.

Zayre !

Z A Y R E.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excusez ma douleur . . . non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois;
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tuë,
Je ne puis . . . ah ! souffrez que loin de votre vûë,
Seigneur, j'aïlle cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

S C E N E VII.

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée,
Est-ce à moi que l'on parle ? ai je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

C O R A S M I N .

Vous seul causez son trouble, & vous vous en
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous réglez. *(plaignez,*

O R O S M A N E.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cet-
Cette douleur si sombre en ses regards écrité ? *(te fuite,*
Si c'étoit ce Français . . . quel soupçon ! quelle
(horreur !
Quelle

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! je repoussois ma juste défiance :

Un Barbare, un Esclave, auroit cette insolence ?

Cher ami, je verrois un cœur comme le mien,

Réduit à redouter un Esclave Chrétien ?

Mais parle, tu pouvois observer son visage,

Tu pouvois de ses yeux entendre le langage :

Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?

Apprends-moi mon malheur . . . tu trembles . . .

(tu frémis . . .

C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;

Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé

Qui doive . . .

OROSMANE.

A cet affront, je serois réservé ? . . .

Non, si Zayre, ami, m'avoit fait cette offense,

Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance :

Le déplaisir secret de son cœur agité,

Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté ?

Ecoute, garde-toi de soupçonner Zayre.

Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :

Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?

Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?

Et qu'ai-je à redouter d'un Esclave infidelle,

Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos

(loix,

Qu'il jouît de sa vûë une seconde fois ?

D

Qu'il

Qu'il revînt en ces lieux ?

O R O S M A N E,

Qu'il revînt ? lui, ce Traître,
Qu'aux yeux de ma Maîtresse il osât reparaitre ?

Oui, je le lui rendrois ; mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoûtante,
Confondroit dans son sang le sang de son

Amant.

Excuse les transports de ce cœur offensé ;

Il est né violent, il aime, il est blessé.

Je connais mes fureurs, & je crains ma faiblesse,

A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.

Non, c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon,

Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :

Mais ne crois pas non-plus que le mien s'avilisse,

A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice ;

A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi,

Les éclaircissemens sont indignes de moi.

Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre.

Allons que le Séraïl soit fermé pour jamais,

Que la terreur habite aux portes du Palais,

Que tout ressentie ici le frein de l'esclavage,

Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.

On peut pour son Esclave, oubliant sa fierté,

Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;

Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse,

Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse,

Ce Sexe dangereux qui veut tout asservir,

S'il régné dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je
 (vous admire!
 C'est le Dieu des Chrétiens, c'est Dieu
 (qui vous inspire.

Il donnera la force à vos bras languissans
 De briser des liens si chers & si puissans.

ZAYRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal sacrifice?

FATIME.

Vous demandez sa grace, il vous doit sa justice:
 De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAYRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
 Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille;
 Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur;
 Et quand ce saint Pontife, organe du Seigneur,
 Ne pourroit aborder dans ce Palais profane...

ZAYRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
 J'ai pu désespérer le cœur de mon Amant!
 Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
 Mon Dieu, vous l'ordonnez; j'eusse été trop
 (heureuse.

F A T I M E.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuse ?
 Hasarder la victoire, ayant tant combattu ?

Z A Y R E.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
 Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
 Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
 Dont j'espérois, hélas ! tant de félicité,
 Dans toute son ardeur n'avoit point éclaté.
 Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles :
 Je mouille devant lui de larmes criminelles
 Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
 Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
 Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-
 (même :

Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que
 (j'aime,

Ces traits chers & charmans que toujours je revois,
 Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
 Eh bien, Race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
 Pere, Mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous,
 (mon Maître,

Vous qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
 Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour
 (lui.

Que j'expire innocente, & qu'une main si chere,
 De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la pau-
 (piere.

Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
 Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas :
 Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous ! Fille des Rois, que vous prétendez

Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel

(suivre,
Cappui? ...

Z A Y R E.

Eh ! pourquoi mon Amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?

Dieu pourroit-il haïr un cœur si magnanime ?

Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus ;

S'il étoit né Chrétien, que seroit-il de plus ?

Et plutôt à Dieu du moins que ce saint Interprète,

Ce Ministre sacré que mon ame souhaite,

Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !

Je ne sai ; mais enfin, j'ose encore espérer

Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la

(clémence,

Ne réprouveroit point une telle alliance :

Peut-être de Zayre en secret adoré,

Il pardonne aux combats de cœur déchiré ;

Peut-être en me laissant au Trône de Syrie,

Il soutiendrait par moi les Chrétiens de l'Asie.

Fatime, tu le fais, ce puissant Saladin,

Qui ravit à mon Sang l'Empire du Jourdain ;

Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,

Au sein d'une Chrétienne il avoit pris naissance.

F A T I M E.

Ah ! Ne voyez-vous pas que pour vous con-

(soler ...

Z A Y R E.

Laisse-moi, je vois tout, je meurs sans m'a-

(veugler :
Je

Je vois que mon Pays, mon Sang, tout me con-
 (damne:
 Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
 Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
 Je voudrois quelquefois me jeter à ses pieds ;
 De tout ce que je suis faire un aveu sincere.

F A T I M E.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
 Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
 Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

Z A Y R E.

Ah ! si tu connoissois le grand cœur d'Orosmane !

F A T I M E.

Il est le protecteur de la Loi Musulmane,
 Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
 Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
 Le Pontife à vos yeux en secret va se rendre,
 Et vous avez promis.

Z A Y R E.

Et bien, il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret !
 Hélas ! qu'à mon Amant je le tais à regret !
 Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

S C E N E II.

O R O S M A N E , Z A Y R E.

O R O S M A N E.

Madame, il fut un tems où mon ame charmée,
 Ecoutant sans rougir des sentimens trop
 (chers,
 Se fit une vertu de languir dans vos fers.

Je

Je croyois être aimé, Madame, & votre Maître,
Soupirant à vos pieds, devoit s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, Amant faible &

En reproches honteux élater contre vous;
Cruellement blessé; mais trop fier pour me
(plaindre,

Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à
(seindre,

Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.

Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse

A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramene un Amant qui ne vous connaît plus,

Et qui craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.

Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignoit présenter;

Une autre aura des yeux, & va du moins con-
(naître

De quel prix mon amour, & ma main devoient
(être.

Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y résout,
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout:

Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre
(vûë

Mourir désespéré de vous avoir perduë,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi

Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos char-

(mes.
D 4 ZAYRE.

Z A Y R E.
 Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes
 (larmes !
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus . . .
 Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'ai-
 (mez plus,
 Seigneur . . .

O R O S M A N E.
 Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le desirez,
 Que sous une autre loi . . . Zayre, vous pleurez ?
 Z A Y R E.

Ah, Seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais
 (croire,
 Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :
 Je sai qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu :
 Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas
 (connu.
 Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane.

O R O S M A N E.
 Zayre, vous m'aimez !
 Z A Y R E.
 Dieu, si je l'aime, hélas !

O R O S M A N E.
 Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
 Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous,
 (cruelle,
 A déchirer le cœur d'un Amant si fidelle ?
 Je me connoissois mal ; oui, dans mon désespoir
 J'avois cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
 Va,

Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste,
 Zayre, que jamais la vengeance céleste
 Ne donne à ton Amant enchaîné sous ta loi,
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
 Qui, moi? Que sur mon Trône un autre fût
 (placée!

Non, je n'en eus jamais la fatale pensée:
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
 Ces dédains affectés & si bien démentis,
 C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie,
 Le Ciel aura voulu que ta tendresse essuye.
 Je t'aimerai toujours . . . mais d'où vient que
 (ton cœur

En partageant mes feux différoit mon bonheur?
 Parle. Etoit-ce un caprice? Est-ce crainte d'un
 ((Maître,

D'un Soudan, qui pour toi veur renoncer à l'être?
 Seroit-ce un artifice? Epargne-toi ce soin,
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin:
 Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie,
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.
 Je n'en connus jamais, & mes sens déchirés,
 Pleins d'un amour si vrai . . .

Z A Y R E.

Vous me desespérez;
 Vous m'êtes cher, sans doute, & ma tendresse
 (extrême
 Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

O R O S M A N E.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me
 (troubler?

D 5

Se

Se peut-il ? . . .

Z A Y R E.

Dieu puissant, que ne puis-je parler ?

O R O S M A N E.

Quel étrange secret me cachez vous, Zayre ?

Est-il quelque Chrétien qui contre moi conspire ?

Me trahit-on ? parlez.

Z A Y R E.

Eh ! peut-on vous trahir ?

Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir :

On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à

(craindre,

Mon malheur est pour moi, je suis la seule à

(plaindre.

O R O S M A N E.

Vous, à plaindre, grand Dieu !

Z A Y R E.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

O R O S M A N E.

Une grace ! ordonnez, & demandez ma vie.

Z A Y R E.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fut unie !

Orosmane . . . Seigneur . . . permettez qu'au-

(jour d'hui,

Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,

Je cache à votre oreille une plainte importune . . .

Demain tous mes secrets vous seront révélés.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !

Pou-

Pouvez-vous? ...

Z A Y R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

O R O S M A N E.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,
J'y consens, il en coûte à mes sens défolés :

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de
(ma vie.

Z A Y R E.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Eh bien, vous me quittez, Zayre?

Z A Y R E.

Hélas, Seigneur!

S C E N E III.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

A H! c'est trop-tôt chercher ce solitaire azyle,
C'est trop-tôt abuser de ma bonté facile,
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant désespoir.

Quoi donc, par ma tendresse élevée à l'Empire,
Dans le sein du bonheur que son ame désire,
Près d'un Amant qu'elle aime, & qui brûle à ses
(pieds,

Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noyés!
Je suis bien indigné de voir tant de caprices.

Mais

Mais moi-même après tout eus-je moins d'in-
(justices ?

Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'est assez.
Il me faut expier par un peu d'indulgence,
De mes transports jaloux l'injurieuse offense :
Je me rends, je le vois, son cœur est sans détours,
La Nature naïve anime ses discours.
Elle est dans l'âge heureux où régne l'innocence,
A sa sincérité je dois ma confiance :
Elle m'aime sans doute, oui, j'ai lû devant toi
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour
(moi,

Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas ?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN,
MELEDOR.

MELEDOR.

Cette Lettre, Seigneur, à Zayre adressée,
Par vos Gardes faisie, & dans mes mains
(laissée ...

OROSMANE.

Donne ... qui la portoit ? ... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens :
Au

Au Sérail, en secret, il alloit s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous . . . je frémis.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette Lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons, ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce Billet contient ma destinée.

Lisons . . . , Chere Zayre, il est tems de nous voir,

„ Il est vers la Mosquée une secrette issue,

„ Où vous pouvez sans bruit, & sans être apperçue,

„ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:

„ Il faut tout hazarder, vous connaissez mon zèle;

„ Je vous attends, je meurs, si vous n'êtes fidèle.

Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible!

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible?

Vous,

Vous, dont le cœur tantot sur un simple soupçon
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui bleffoit votre gloire.

O R O S M A N E.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin.
Montre-lui cet écrit . . . qu'elle tremble . . . &

(soudain

De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper . . . ah ! cher ami, de-

(meure,

Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce

(Chrétien

Devant elle amené . . . non . . . je ne veux

(plus rien . . .

Je me meurs . . . je succombe à l'excès de ma rage.

C O R A S M I N.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

O R O S M A N E.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !

Ce secret qui pesoit à son infâme cœur !

Sous le voile emprunté d'une crainte ingénüe,

Elle veut quelque tems se soustraire à ma vûë.

Je me fais cet effort ; je la laisse sortir ;

Elle part en pleurant . . . & c'est pour me trahir.

Quoi, Zayre !

C O R A S M I N.

Tout sert à redoubler son crime.

Seigneur, n'en foyez pas l'innocente victime,

Et de vos sentimens rappelant la grandeur . . .

O R O S,

O R O S M A N E.

C'est-là ce Nérestan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrétien si vanté, qui remplissoit Solyme

De ce faste imposant de sa vertu sublime ?

Je l'admirois moi-même, & mon cœur combattu

S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.

Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !

Mais Zayre, Zayre est cent fois plus coupable.

Une Esclave Chrétienne, & que j'ai pu laisser

Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !

Une Esclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.

Ah malheureux !

C O R A S M I N.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,

Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,

Vous vouliez

O R O S M A N E.

Oui, je veux la voir & lui parler.

Allez, volez, Esclave, & m'amenez Zayre.

C O R A S M I N.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

O R O S M A N E.

Je ne sai, cher ami, mais je prétends la voir.

C O R A S M I N.

Ah ! Seigneur, vous allez dans votre désespoir

Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.

Vos bontés contre vous lui donneront des ar-

(mes,

Et votre cœur séduit malgré tous vos soupçons,

Pour la justifier cherchera des raisons.

M'en

M'en croirez-vous ? cachez cette Lettre à sa vûë,
Prenez pour la lui rendre une main inconnüe ;
Par-là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démèleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

O R O S M A N E.

Penses-tu qu'en effet Zayre me trahisse ? . . .
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

C O R A S M I N.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste en-
(tretien ;
Un cœur tel que le votre . . .

O R O S M A N E.

Ah ! n'en redoute rien.
A son exemple hélas ! ce cœur ne sauroit feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival . . .
Tiens reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un Esclave fidelle,
Mets en de sûres mains cette Lettre cruelle :
Va, cours . . . je ferai plus, j'éviterai ses yeux,
Qu'elle n'approche pas . . . c'est elle, justes
(Cieux !



SCE-

SCÈNE VI.

OROSMANE, ZAYRE,
CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raison sou-
(daine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramene?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclaircissiez :
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon Sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma
confiance,

Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous il est tems que je lise,
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.

Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.

Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant
Ta grace est dans mon cœur, prononce, elle
(l'attend.

Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore,
Songe que je te vois, que je te parle encore,
E Que

Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

Z A Y R E.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel? apprenez, que ce cœur qu'on
(outrage

Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimoit pas, est né pour vous braver.

Je ne crains rien ici que ma funeste flâme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.

J'ignore si le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie,
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour est gravé dans mon
(cœur,

Je jure que Zayre à soi-même renduë,
Des Rois les plus puissans détesteroit la vûë,
Que tout autre, après vous, me seroit odieux.

Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux?

Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,

Ce cœur désespéré devant vous se déploie?

Sachez donc qu'en secret il pensoit malgré lui,

Tout ce que devant vous il déclare aujourd' hui;

Qu'il soupairoit pour vous avant que vos tendresses

Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;

Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûloit à vos pieds;

Qu'il vous aimoit enfin lorsque vous m'ignoriez;

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous

(pour Maître,

J'en atteste le Ciel, que j'offense peut-être;

Et

Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour
(vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux sa bouche encor
(m'assure!

Quel excès de noirceur! Zayre! ... ah, la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous. Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si rendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant
(d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais encore une fois quelle fureur vous me presse?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

✻ (†) ✻

SCENE VII.
 OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, sa perfidie
 Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie,
 Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,
 Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
 As-tu trouvé l'Esclave? as-tu servi ma rage?
 Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
 Soupirer désormais pour ses traîtres appas:
 Vous la verrez sans doute avec indifférence,
 Sans que le repentir succède à la vengeance,
 Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! Vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
 Cet odieux Chrétien, l'Eleve de la France,
 Est jeune, impatient, léger, présomptueux,
 Il peut croire aisément ses téméraires vœux:
 Son amour indiscret, & plein de confiance,
 Aura de ses soupirs hazardé l'insolence:

Un

Un regard de Zayre aura pu l'aveugler,
 Sans doute il est aisé des'en laisser troubler:
 Il croit qu'il est aimé; c'est lui seul qui

(m'offense,
 Peut-être ils ne sont point tous deux d'intel-
 (ligence:

Zayre n'a point vu ce Billet criminel,
 Et j'en croyois trop tôt mon déplaisir mortel.
 Corasmin, écoutez Dès que la nuit plus

(sombre
 Aux crimes des mortels viendra prêter sont ombre,
 Si tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
 Nérestan, paraîtra sous les murs du Palais;
 Ayez soin qu'à l'instant la Garde le saisisse,
 Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
 Et que chargé de fers il me soit présenté.
 Laissez, surtout, laissez Zayre en liberté.

Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je
 (l'aime,
 Ma fureur, est plus grande, & j'en tremble
 (moi-même.

J'ai honte des douleurs où je me suis plongé,
 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN,
un ESCLAVE.

OROSMANE à l'Esclave.

ON l'a fait avvertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de
(ton Maître,
Donne-lui le Billet de ce traître Chrétien,
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse: on approche.... c'est elle.
A Corasmin,
Viens, d'un malheureux Prince ami tendre &
(fidelle:
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

EH! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Sérail est fermé! Dieu! si c'étoit mon frere!
Si la main de ce Dieu pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisoit vers moi!
Quel Esclave inconnu se présente à ma vûë?

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Cette Lettre en secret en mes mains parvenue,
 Poura vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME, *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
 Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
 Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrois te parler.

FATIME *à l'Esclave.*

Allez, retirez-vous;
 On vous rappellera, foyez prêt, laissez nous.

SCÈNE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce Billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut
 (faire;
 Je voudrois obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
 D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses
 (Autels.
 Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous
 (appelle.

Je le fais, à sa voix je ne suis point rebelle,
 J'en ai fait le ferment: mais puis-je m'engager,
 Moi, les Chrétiens, mon Frere, en un si grand
 danger?

F A T I M E.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes
 (troublée,

Votre amour parle seul à votre ame ébranlée,
 Je connais votre cœur, il penseroit comme eux,
 Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.

Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous
 (engage,

Vous tremblez d'offenser l'Amant qui vous
 (outrage.

Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
 Et l'ame d'un Tartare à travers ses bontés?

Ce Tigre encor farouche au sein de sa tendresse,
 Même en vous adorant, menaçoit la Maîtresse...
 Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
 Vous soupirez pour lui?

Z A Y R E.

Qu'ai-je à lui reprocher?

C'est moi qui l'offensois, moi qu'en cette journée
 Il a vu souhaiter ce fatal hymenée;

Le Trone étoit tout prêt, le Temple étoit paré,
 Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout différé.

Moi, qui devois ici trembler sous sa puissance,
 J'ai de ses sentimens bravé la violence,
 J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
 Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FA-

V I F A T I M E.

Ce malheureux amour dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

Z A Y R E.

Ah! Fatime, tout sert à me désespérer:
Je sai que du Sérail rien ne peut me tirer:
Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée,
Et je sens qu'à l'instant prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame

(inquiète

Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu, détourne de moi ces noirs pressentimens,
Prends soin de nos Chrétiens, & veille sur mon

(frere,

Prends soin du haut des Cieux d'une tête si

(chere:

Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir.
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Pur son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon Amant le secret de ma vie:
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié;
Mais dussai-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon cher frere en ces

(lieux,

Rappelle cet Esclave.

S C E N E I V.

Z A Y R E *seule.*

O Dieu de mes Ayeux,
 Dieu de tous mes parens, de mon malheureux
 (Pere,
 Que ta main me conduise, & que ton ceil
 (m' éclaire!

S C E N E V.

Z A Y R E, L'ESCLAVE.

Z A Y R E.

A llez dire au Chrétien, qui marche sur vos
 (pas,
 Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
 Que Fatime en ces lieux va bien-tôt l'intro-
 (duire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre.

S C E N E VI.

O R O S M A N E, C O R A S M I N,
 L'ESCLAVE.

O R O S M A N E.

Q ue ces momens, grand Dieu, sont lents pour
 (ma fureur!

A l'Esclave.

Eh bien, que t'a-t-on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Seigneur.

On n'a jamais senti de si vives allarmes,
 Elle a pâli, tremblé, ses yeux verfoient des
 (larmes,
 Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
 Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout
 (troublé,
 Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis
 (d'attendre
 Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

*A l'Esclave.**A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Otes-toi de mes yeux.
 Laissez-moi. Tout mortel me devient odieux.
 Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême,
 Je hais le monde entier; je m'abhorre moi-
 (même.

SCÈNE VII.

OROSMANE *seul.*

Où suis-je? O Ciel! Où suis-je? Où portai-
 (je mes vœux?
 Zayre, Nérestan . . . couple ingrat, couple
 (affreux,
 Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
 Ce jour souillé par vous . . . misérable Zayre,
 Tu ne jouiras pas. . . Corasmin, revenez.

SCÈNE

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel Ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez, a-t-il paru, ce Rival, ce coupable?

CORASMIN,

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zayre! ... l'infidelle ... après tant de bien.
(faits ...)
J'aurois d'un œil ferein, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable;
J'aurois su dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que
(j'aime? ...)

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur
(extrême?)
Quel est votre dessein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORAS-

CORASMIN.

Seigneur . . .

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes esprits.

On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul Mortel ne s'avance,
 Le Sérail est plongé dans un profond silence;
 Tout dort; tout est tranquile, & l'ombre de la
 (nuit . . .

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & son horreur me suit,
 A ce coupable excès porter sa hardiesse!
 Tu ne connoissois pas mon cœur & ma tendresse,
 Combien je t'adorois! quels feux! ah, Corasmin!
 Un seul de ses regards auroit fait mon destin.
 Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.
 Prends pitié de ma rage. Oui, cours . . . Ah,
 (la cruelle!

CORASMIN.

Est-ce vous qui pleurez! Vous, Orosmane?
 (ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes
 (yeux.
 Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me
 (livre.
 Mais ces pleurs sont cruels, & la mort va les
 (suivre:
 Plains,

Plains, Zayre, plains-moi, l'heure approche,
 (ces pleurs,
 Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah? je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
 Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances,
 Approche, viens, j'entends . . . je ne me
 (trompe pas.

CORASMIN.

Sous le murs du Palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis je, qu'on l'enchaîne;
 Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE,
 FATIME,

marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.

ZAYRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! est-ce-là cette voix,
 Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de
 (fois?

Cette

Cette voix qui trahit un feu si légitime?
 Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
 Perfide! ... vangeons-nous ... quoi? c'est elle?
 (ô destin!

Il tire son poignard.

Zayre! ah Dieu ... ce fer échappe de ma main.

Z A Y R E *à Fatime.*

C'est icile chemin, viens, soutiens mon courage.

F A T I M E.

Il va venir.

O R O S M A N E.

Ce mot me rend toute ma rage.

Z A Y R E.

Je marche en froissant, mon cœur est éperdu...
 Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

O R O S M A N E *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis: tombe à mes pieds,
 (parjure!

Z A Y R E *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs: ô mon Dieu!

O R O S M A N E.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis ... Qu'ai-
 (je fait? ...

Rien que de juste ... Allons, j'ai puni son
 (forfait.

Ah! voici son Amant que mon destin m'envoie,
 Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

SCENE

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN,
CORASMIN, FATIME,
ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'ar-
(racher,
 De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,
 Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
 L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
 Tu m'imposois ici pour me deshonor.
 Va, le prix en est prêt; tu peux t'y préparer.
 Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes
 Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
 Avez-vous ordonné son supplice?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur!
 Tes yeux cherchent partout, & demandent
(encore
 La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
 Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...

OROS-

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

N'ESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma sœur!
Zayre! ... Elle n'est plus. Ah, Monstre! Ah,
(jour horrible!

OROSMANE.

Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu seroit-il
(possible?

N'ESTAN.

Barbare, il est trop vrai: Viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet anguste sang.
Lusignan, ce Vieillard, fut son malheureux pere,
Il venoit dans mes bras d'achever sa misere,
Et d'un pere expiré j'apportoï en ces lieux
La volonté dernière & les derniers adieux;
Je venois, dans un cœur trop faible & trop
sensible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offenoit notre Dieu, notre Loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre! ... Elle m'aimoit? Est-il bien vrai
Fatime?

Sa sœur? ... J'étois aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.

Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré toi constante à t'adorer,

F

Se

Se flatoit, espéroit que le Dieu de ses peres
 Recevoit le tribut de ses larmes sinceres;
 Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,
 Que peut-être il voudroit vous réunir tous deux.
 Hélas! à cet excès son cœur l'avoit trompée,
 De cet espoir trop tendre elle étoit occupée,
 Tu balançois son Dieu dans son cœur allarmé.

O R O S M A N E.

Tu m'en as dit assez. O Ciel! j'étois aimé!
 Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

N E R E S T A N.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta
 (rage;
 Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
 Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux:
 Rejoins un malheureux à sa triste famille,
 Au Héros dont tu viens d'assassiner la fille.
 Tes tourmens sont-ils prêts? Je puis braver tes
 (coups,
 Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
 Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,
 Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
 En m'arrachant le jour souviens toi des Chrétiens
 Dont tu m'avois juré de briser les liens;
 Dans sa férocité ton cœur impitoyable,
 De ce trait généreux feroit-il bien capable?
 Parle; à ce prix encor je benis mon trépas.

O R O S M A N E *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre!

C O R A S.

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Nereftan . . .

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, Barbare?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,
Que tous les Compagnons soient délivrés
(soudain,
Au malheureux Chrétiens prodiguez mes lar-
(gesses,
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes
(richesses,
Jusqu'au Port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur . . .

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas,
Vole, & ne trahis point la volonté suprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui
(t'aime,
Va, ne perds point de tems, fors, obéis . . .
à Nereftan.

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta Patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.

Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes
 (malheurs,
 N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
 Mais si la vérité par toi se fait connaître,
 En détestant mon crime, on me plaindra peut
 (être.

Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égal
 A plongé dans un sein qui dût m'être sacré;
 Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
 A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
 Dont le Ciel ait formé les innocents appas;
 Dis-leur qu'à ses genoux j'avois mis mes Etats.
 Dis-leur que dans son sang cette main s'est
 (plongée,
 Dis que je l'adorois, & que je l'ai vengée. *Il se tue*
Aux siens.
 Respectez ce Héros, & conduisez ses pas.

N'ESTAN.

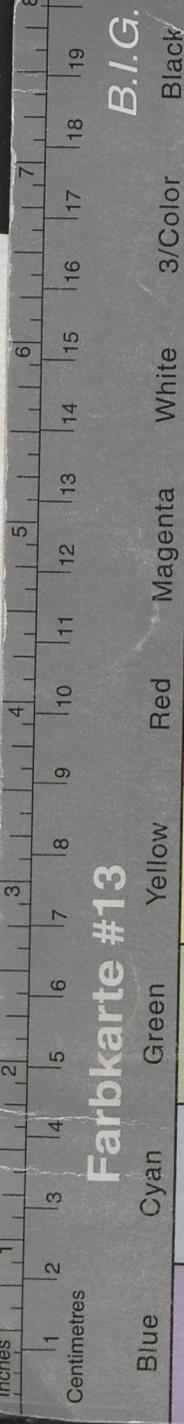
Guide-moi, Dieu puissant, je ne me connais pas.
 Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne?
 Et que dans mon malheur ce soit moi qui te
 (plaigne.

F I N.









Farbkarte #13

B.I.G.

Voltaire:
ZAYRE.
TRAGEDIE.
EN CINQ ACTES.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale
& Royale.

M D CC LII.

